

que si, comme il le dit, « chaque famille de mots est un buisson touffu, qui a poussé autour d'une idée directrice sensible¹ », cette idée directrice elle-même est un vecteur en forme de verbe déjà conjugué et actif. Tout se passe pour Herder comme si, envers ce que nous appelons depuis Saussure l'arbitraire du signe, les verbes étaient moins prédisposés que les noms, comme s'il y avait eu pour eux la chance et la vertu d'une imitation accordée.

Et ce qui s'ouvre ici, bien plus qu'une vaine discussion qui, sur un fonds somme toute cratyléen, tendrait à évaluer les chances de véridicité du scénario herderien, c'est la postulation (imaginaire) d'un monde purement verbal et actif, mais verbal au sens où il serait exclusivement fait de verbes vecteurs et d'infinitifs aux lignes errantes, un monde sur lequel par conséquent l'abstraction du nom n'aurait pas encore eu de prise. Or ce monde, aussitôt que nous en évoquons la possibilité, tout en sachant bien sûr qu'il s'agit avec lui d'une vue de l'esprit, acquiert pourtant une sorte de visibilité : nous le voyons, et nous l'entendons. Et cela parce qu'à sa manière il est ressemblant. Plus encore que celui des chasseurs-cueilleurs (qui sont les hommes de ces temps lointains de l'invention du langage qu'évoque Herder, même s'il ne dispose pas encore du terme), ce monde en effet est celui dans lequel les animaux évoluent, celui que leurs mouvements rendent vivant. Nous ne le connaissons pas, du moins pas de l'intérieur, mais

1. *Ibid.*, p. 77.

nous en sommes constamment frôlés : une simple promenade en forêt, une simple
ouvrons la fenêtre, et c'est là, et d'autant mieux que dans les noms agissent plus faiblement nature et aux êtres qui la peuplent en vérité d'être désarmés, l'arrivés nous faisant très souvent défaillir chuinte, craque ou feule.

Des verbes, des verbes qui traversent le monde et qui passent devant et derrière nous, nous entourant comme dans un filet qui serait le chuintement ou la bande-son du sensible, chaque animal y jouant sa partition dans l'enchevêtrement latent de toutes les autres, c'est bien ainsi que l'on peut étendre l'intuition de Herder et tenter d'en comprendre la vertu, qui est au fond de rapprocher le langage de sa naissance, un langage qui dès lors ne serait plus brandi comme le signe de la supériorité de l'homme sur toutes les autres créatures mais simplement considéré comme ce qui a dû venir pour que l'homme accède à sa propre existence et à sa propre définition. Ce que je vois c'est comme un sous-bois très enchevêtré, plein de présences suspendues et de cachettes, plein de frôlements et de fuites, une sorte de plan d'imminence, le langage se posant dès lors autour de l'homme comme une dissémination de phylactères ou de cartouches légers où seraient inscrits, non les noms des choses (pas eux, pas eux déjà) mais les verbes des actions par lesquelles les choses et les êtres se rendent vivants : respirer, passer, trembler, écarter, courir, bondir, tomber, regarder, fuir, guetter,

Passage 1
De tout
"Des verbes"

frayer, se perdre, attendre, traverser, mourir... et ainsi de suite : rien que des verbes en effet, soit la fiction parlante d'un monde désubstantivé, d'un monde qui ne connaîtrait pas encore les noms et qui, peut-être, ne les attendrait pas, se comportant libre hors de leur norme, de leur juridiction.

Plastiquement cette fiction ressemblerait un peu à ce dessin de Magritte intitulé *L'Usage de la parole* dans lequel des mots inscrits dans des formes abstraites qui sont comme de pseudo-phylactères forment toute la composition : toutefois il faudrait y remplacer les noms (fusil, nuage, horizon, chaussée, cheval) par des verbes (par exemple, j'en prend cinq aussi : toucher, voler, longer, frémir, éteindre) et le fond blanc indifférencié par un paysage avec des buissons, des broussailles. Mais on le voit aussitôt, alors que lorsque les mots sont des noms, c'est sans difficulté qu'ils s'inscrivent dans le caractère statique de l'image, dès qu'ils deviennent des verbes un trouble s'installe : les verbes demandent un film, les verbes filment le monde que les noms photographient. Alors qu'avec les noms nous sommes dans le régime de l'index et de la liste, les verbes, spontanément, et surtout à l'infinitif (qu'il faut ici considérer comme la conjugaison latente) s'égayent dans la nature.

Passage de la fin dans la nature

es végétaux, Jussieu, qui était contemporain de l'âge de la taxinomie, avait souligné qu'il existait et se creusait entre une logique statique et la forme naturellement libre de la croissance et des associations végétales jusqu'à opposer le « plan de la nature »

formé de faisceaux, de groupes et de masses (ce sont là les termes qu'il emploie) à celui du livre (et donc du langage écrit et imprimé), contraint quant à lui à la raideur par la logique typographique même¹. Or si nous passons des plantes aux animaux, ce ne sont plus seulement des faisceaux, des groupes ou des masses qu'il nous faut opposer à la linéarité des nomenclatures, des registres ou des dictionnaires, ce sont des mouvements, des écarts, des bonds et des fuites, c'est tout ce qui nous présente continûment le monde des animaux sauvages comme une alternance d'apparitions et de disparitions, comme une sorte de grande fugue disséminée.

Certes, les noms des animaux, qui résultent, différents en chaque langue, de notre frottement avec eux, nous fascinent, et toute liste un peu fine est comme un ébruitement, déjà, de leur apparence et de leur singularité, mais ce que l'on peut être en droit de dire ici, qui n'est pas contre les noms (au contraire, en un sens), c'est qu'au régime nominal les animaux échappent sans fin, c'est qu'ils sont cette échappée même, c'est que leur vie, qui ne conjugue que les verbes de leur action, passe entre les noms sans les voir et les entendre et que nous, qui les appelons et les nommons, sommes incapables par ce trait, si fin soit-il, de les rejoindre ou de les toucher. Ainsi en va-t-il de l'écart, toujours si saisissant entre le nom de l'animal inscrit au zoo sur le petit cartel fixé à sa

1. Voir Jean-Marc Drouin, *L'Herbier des philosophes*, Paris, Éd. du Seuil, 2008, p. 128.